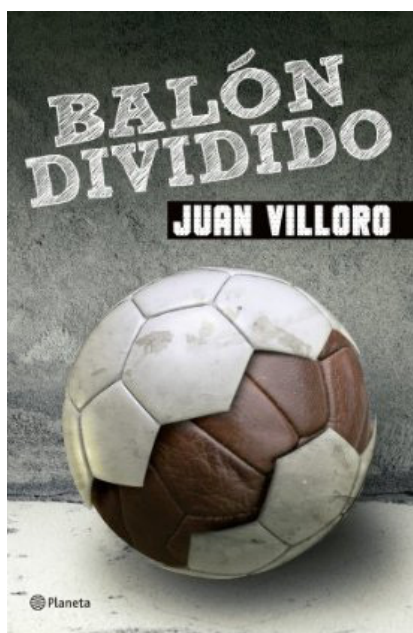


# Onetti, vendeur de billets

Par Juan Villoro

(Présentation et traduction par Jacques Aubergy)



*Déjà auteur d'un livre au titre enjoué et explicite, Dios es redondo (Dieu est rond), Juan Villoro, avec Balón dividido (Ballon en chandelle), revient sur sa passion pour le ballon rond qu'il défend et illustre avec cette définition : « le football est la récupération de l'enfance. »*

*Ses portraits et chroniques rassemblent faits et personnages du football d'aujourd'hui parmi des références et des relations littéraires indiscutables qui servent de débats et de réflexions en cette année de compétition mondialiste et mondialisée à souhait et à outrance. Comment les difficultés à faire s'entendre des langages différents ont-elles conduit à l'invention des cartons avec lesquels les arbitres prononcent leurs sentences ? Un ballon peut-il mettre des mois avant d'arriver à sa destination ? Pourquoi les Hongrois ont-ils un*

*sens de la défaite plus philosophique que les Mexicains ? Quelle est la fonction secrète des quatre arbitres dans un match ? Comment découvrir derrière la personnalité de la chanteuse Shakira, épouse du joueur de Barcelone Gerard Piqué, toute la richesse culturelle de Baranquilla, sa ville natale en Colombie ? Est-il possible qu'à des époques différentes, deux joueurs marquent le plus beau but de tous les temps. Les morts jouent-ils au football ?*

*On peut trouver dans ce livre encore bien d'autres observations et questions qui expliquent que le football ait attiré entre autres nombreux, très nombreux écrivains, Giraudoux et Camus.*

*Juan Villoro nous a autorisés à publier le premier chapitre où il évoque l'immense écrivain uruguayen, Juan Carlos Onetti, comme dans un de ces « levers de rideau » qui ouvraient autrefois l'après-midi avant le grand match. Il donne ainsi le ton poétique et un sens à l'intérêt ou à la passion pour cette courte folie (une heure trente divisée en deux temps) individuelle et collective. Une véritable passion que s'empressent de confisquer les éternels profiteurs et démagogues et que s'entêtent à rejeter les pseudo-élites qui préfèrent ne pas regarder ni se regarder dans certains miroirs de la société.*

À une époque où les personnages littéraires fumaient énormément, Juan Carlos Onetti réinventa l'art de la respiration. La voix de l'écrivain uruguayen a le rythme pour dire ce qu'il faut dire d'une voix douce, mais ferme ; la vérité qui est toujours douloureuse est amortie par un ton complice et plein de dévotion. Ses personnages s'embarquent dans des projets sans avenir et des amours sans succès ; ils luttent pour imposer une raison qu'eux seuls connaissent. Ils échouent dans le monde des faits, mais conservent la dignité de qui a su ne pas plier face à l'évidence.

Curieusement, le suprême artisan de la destruction fut pendant quelque temps un vendeur d'illusions. Le 10 de juillet 1937, il écrit dans une lettre : « Aucune nouveauté — si ce n'est qu'on m'a promis un emploi pour vendre des billets au stade ou terrain du Club nacional de fútbol ; je crois que je vais prendre mes fonctions ce prochain dimanche. »

En 2009, Hugo Verani a fait connaître la correspondance de l'auteur de *La vie brève* avec le peintre et critique d'art argentin Julio E. Payró auquel il dédia *Tierra de nadie* (d'abord il se limita à écrire le nom de son ami et vingt-quatre ans plus tard il ajouta : « avec acharnement réitéré »).

Onetti fut manœuvre maçon, peintre en bâtiment, concierge d'un immeuble et vendeur de caisses enregistreuses avant de connaître les différentes tâches du journalisme (il alla jusqu'à dormir dans une salle de rédaction). Son travail le plus insolite fut celui du stade Centenario. Qui est d'autre un vendeur de billets sinon un promoteur de l'espoir ? Une ironie magnifique que le poste ait échu à un inventeur de défaites.

Dans les *Lettres d'un jeune écrivain*, le romancier conseille de se situer à « la pointe de la plus haute hampe tout en haut du stade » pour avoir un regard sur Montevideo : « Face à moi, le peuple et au-dessus, la fière hampe où devait flotter l'insigne qui marquerait l'histoire ; les glorieux après-midi de 4 à 0, 4 à 2 et 3 à 1, la gloire au milieu des hurlements, chapeaux, bouteilles et oranges » (Il fait allusion au Mondial de 1930 et à la finale que l'Uruguay remporta en battant l'Argentine 4 à 2).

Dans les lettres il parle de « l'absence absolue de foi ». Un scepticisme enragé lui

permet de dire : « Je sens mûrir en moi une cynique indifférence. » Les écrivains se sont servis du football de toutes sortes de façons (l'ignorance en a fait partie). Dans le cas d'Onetti, travailler au stade lui a servi comme un contrepoids à la fois ironique et émotionnel : « Je pars au Stadium pour faire naître en moi une sensibilité de masses, populaire et unanime. » Rien n'est plus étranger que l'unanimité pour l'auteur d'*El astillero (Le chantier)*, mais il ressent cette sensation enthousiaste quand — comme il le dit dans le parler du Rio de la Plata — « il va au football » (« *raja pal jurgo* »).

La correspondance révèle qu'en 1937 il écrivait une pièce de théâtre qui a été perdue : *La isla del señor Napoleón (L'île de monsieur Napoléon)*. De manière très typique chez lui, il abordait le personnage de l'empereur dans sa disgrâce, lorsqu'il ne lui restait plus qu'à donner des ordres à ses propres reproches.

Quel genre d'amateur de football Onetti a-t-il été ? Il dit dans une autre lettre : « Un personnage de mon bouquin fait pour une femme triste l'apologie d'une île fantastique. Elle l'écoute et lui dit ensuite : "Mais tout est faux, n'est-il pas vrai ?" Lui acquiesce, désolé. "Oh, ça n'a pas d'importance. Quoi qu'il en soit, cette île est un endroit enchanteur. Ne croyez-vous pas ?" » Il y a des mensonges qui sont nécessaires, des contre-vérités qui soulagent. Il a dû sûrement voir les matchs de cette façon-là. César Luis Menotti est du même avis que lui : « Le football est le seul endroit où j'aime bien que l'on me trompe. »

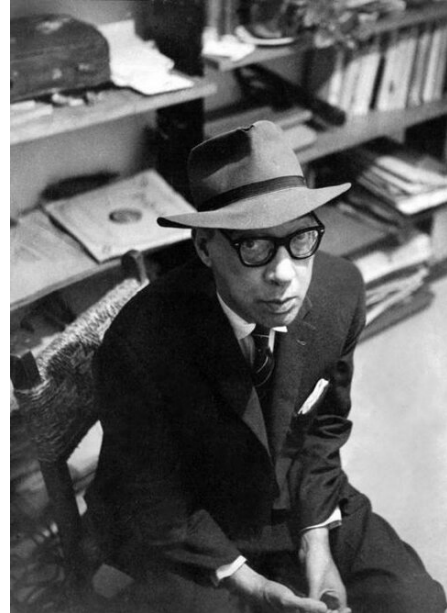
Dans ses livres et dans le stade Centenario, Onetti nous a permis de connaître un climat qui s'améliore en raison de ce que nous croyons et il a montré que la gloire, en fin de compte, est une cause modeste qui survient « au milieu des hurlements, chapeaux, bouteilles et oranges ».

Onetti est un maître ; il est unique et se déclarer comme son disciple est une forme absurde de la vanité. Mais pourtant, à force de l'avoir lu et relu, j'en ai conçu une toute petite illusion. Je ne le vois pas comme un entraîneur qui me révèle ma place dans l'équipe ni comme l'avant-centre vedette à qui je dois faire une passe. Son legs m'arrive de manière plus simple, comme ce qu'il a été pendant une courte période : un vendeur de billets.

Les livres d'Onetti m'ont persuadé des possibilités d'une illusion, celle de l'écriture. J'imagine qu'un après-midi ensoleillé il me remet un billet au guichet comme un sauf-conduit pour passer des livres au stade et du stade aux livres. Il le fait avec un magnifique désintéret sans se sentir responsable des conséquences.

Ce livre<sup>1</sup> combine les passions pour la littérature et le football. Il n'existerait pas sans les magiciens du but, mais il n'aurait pu être écrit sans les maîtres qui m'ont convaincu de la justesse d'un axiome : la réalité est plus belle par écrit.

Et que le match commence « au milieu des hurlements, chapeaux, bouteilles et oranges ».



*Juan Carlos Onetti (1904-1994)*

---

1 *Balón dividido*, Juan VILLORO, éditions Planeta, Mexico, avril 2014.